

***La mondialisation fait fausse route – il faut changer de direction***

Heinrich Bortis, Université de Fribourg / Suisse

Le titre de ma communication conditionne sa structure: En premier lieu, quelques remarques sur la fausse route que la mondialisation et l'Europe ont prises; ensuite quelques observations sur la direction à prendre en Europe et dans le monde.

**I. La mondialisation a fait fausse route, l'Europe aussi**

Après la chute du Socialisme autour des années 1990, une véritable euphorie a gagné l'Occident. Le (neo-)libéralisme et son incarnation historique, le capitalisme, semblaient définitivement la seule possibilité d'organiser le monde très complexe qui s'est mis en place à la suite de la Grande Transformation (Karl Polanyi) de la deuxième moitié du 18<sup>ème</sup> siècle, la révolution industrielle anglaise et la révolution politique française. En théorie économique, le modèle Walrasien, ses développements et ses applications Marshalliennes sont quasiment devenus *pensée unique* en théorie économique. Sur la base de cette théorie néoclassique, libre cours a en effet été donné à la globalisation. Ainsi en Europe un grand espace économique et une monnaie unique ont été créés. En effet, la théorie néoclassique favorise la création de grands espaces économiques et la mondialisation dont on espère une compétition plus intense, une accélération du progrès technique, plus de croissance et un bien-être accru.

Ces espoirs ne sont pas réalisés en ce qui concerne la mondialisation et aussi l'Europe. On a au contraire l'impression d'assister à un mouvement vers une stagnation permanente avec des niveaux de chômage élevés. *La mondialisation et l'Europe semblent avoir fait fausse route.*

Que faire dans cette situation contradictoire? Des méthodes empiriques et historiques ne suffisent pas. En effet, il faut interpréter les résultats d'investigations économiques et les situations historiques, par exemple la crise des années 1930. *Les faits sont muets, seulement une théorie les fait parler* (Erich Schneider). Et encore, faudrait-il la théorie la plus appropriée, la plus plausible, qui serait le fruit d'investigations intenses en matière d'histoire

des théories; il faut effectuer des classifications, traiter de différences entre les théories et surtout de contradictions entre elles. Il est en effet important d'essayer de clarifier la situation de la théorie économique parce que cet effort de clarification conduit à la pensée indépendante. Keynes a toujours maintenu que c'est précisément *l'étude (intense) de l'histoire des théories économiques* qui menait à la pensée indépendante et représentait donc *l'émancipation de l'esprit*, rendant possible une clarification accrue dans la théorie économique et ainsi son application à la réalité socio-économique qui est la tâche la plus importante actuellement.

Les économistes néoclassiques ne font pas ce travail ardu de clarification et de recherche de la théorie la plus plausible en tenant compte de l'histoire des théories; la mise en question permanente de sa propre position fait souvent place à l'arrogance de prétendre connaître la vérité absolue, attitude mise en question par l'éminent économiste néoclassique Ricardo Caballero du MIT, là où a œuvré Samuelson. Les néoclassiques considèrent en effet que le modèle d'équilibre général de Walras, ses développements et ses applications Marshalliennes représentent la seule façon de raisonner en théorie économique. On ne peut même pas imaginer que l'on puisse raisonner en termes autres que néoclassiques-Walrasiens. En effet, Schumpeter considérait déjà le modèle d'équilibre général de Walras comme la *Magna Charta* de la théorie économique. Dans cette vision de progrès absolu, l'histoire des théories économiques devient superflue. Pourquoi s'occuper des théories dépassées et mêmes fausses? Ainsi, l'histoire des théories se transforme en sorte de branche culturelle. C'est toujours impressionnant si, lors d'un *apéritif au champagne*, on peut mentionner et peut-être même citer une phrase de Adam Smith, de Marx ou de Keynes. Cela montre une certaine ouverture d'esprit et indique la présence de culture. «Marx pour Managers» était en effet le titre d'un petit volume publié en Allemagne il y a quelques années.

Heureusement, au début des années 1930 une alternative à ce modèle d'échange néoclassique commence à se dessiner. En 1933, Keynes écrit qu'il faut dépasser le modèle d'échange dans lequel la monnaie est neutre et développer *une théorie monétaire de la production*, ici la monnaie devait jouer un rôle essentiel, ceci pour essayer de venir à bout de la grande crise des années 1930. Par la suite un système théorique complet d'une théorie monétaire de production a été élaboré sur la base de Maynard Keynes et Piero Sraffa par leur successeurs, en particulier Pierangelo Garegnani et Luigi Pasinetti.

Les schémas (1) et (2) sur la feuille annexe représentent de la façon la plus simple la théorie néoclassique-Walrasienne de l'échange - le schéma (2) - et la théorie monétaire de la production, le schéma (1).

La mondialisation fait fausse route parce que le modèle de base néoclassique-Walrasien nous fournit des conceptions de politique économique complètement inappropriées au monde moderne. A la base, le modèle néoclassique est fondé sur l'échange, la loi de l'offre et de la demande associés au principe du marginalisme lié à des rendements décroissants de production et de l'utilité, le comportement rationnel des individus et la notion d'équilibre, et surtout une tendance vers un équilibre de plein emploi si le degré de compétition est suffisant. Tous les grands problèmes économiques sont résolus par les marchés, comme l'indique le schéma (2). La répartition des revenus et le niveau de l'emploi sont déterminés sur les marchés des facteurs de production (G-W), les prix et la structure du PNB sur les marchés des biens finaux (W'-G'). Les principes de politique économique, associés au modèle néoclassique sont tout simples: flux libres de biens et de capitaux, compétitivité, finances publiques en principe équilibrés et dette publique gérable.

Toutefois, les économies modernes ne sont pas des économies de marché, mais des économies monétaires de production (schema 1). Le secteur financier (G) rend possible de financer l'acquisition de moyens de production (W): engagement d'ouvriers et d'employés, achat de machines ainsi que de produits intermédiaires, qui sont transformés en biens finaux (W') dans le cadre du processus de production (P). Dans une économie moderne, le processus de production (P) est essentiellement un processus circulaire et social (Leontief) dans cadre duquel se forment les prix de production (Piero Sraffa); ces prix de production sont les prix fondamentaux dans une économie monétaire de production; ils nous indiquent comment le calcul des coûts et des prix normaux se fait en principe à l'intérieur des entreprises. Le principe de valeur travail représente l'essence des prix de production (équation 3).

Dans une considération *positive*, la *répartition des revenus* [la détermination de  $w_n$  et de  $k$ , rel. (3)] est un *problème de pouvoir social*; dans une perspective *normative* la répartition est un problème de *justice distributive* qui est au *cœur de l'éthique sociale*. La *demande effective* (G') détermine la quantité de biens finaux ( $W' = \text{PIB}$  ou  $Q^*$ ) qui peuvent être vendus. Donc, la demande effective (G'), déterminée dans une large part par la répartition des revenus, peut s'avérer insuffisante pour atteindre le plein emploi (équations 4 et 5): le chômage involontaire

causé par le fonctionnement du système socio-économique est donc possible. Le volume du trend output ( $Q^*$ , eq. 4) peut en effet se situer bien au dessous du trend de plein emploi comme on peut l'apercevoir dans la représentation graphique. La répartition des revenus [ $z_s[1-(1/k)]$ , eq. 4] est certainement le facteur le plus important déterminant la position du trend PNB. Une répartition plus inégale pousse le trend vers le bas et vice versa.

La monnaie et la finance joue un rôle essentiel dans une économie monétaire de production parce que la production prends du temps et il y a toujours échange de biens et de monnaie, mais jamais d'échange de bien avec d'autres biens, facilités par la monnaie comme c'est le cas dans le modèle néoclassique. La financiarisation, c.à.d. la domination du secteur financier sur le secteur réel, peut avoir de conséquences graves en terme de chômage involontaire accru et d'inégalités de répartition grandissantes. Les achats d'entreprises par des groupes financiers amènent une tendance vers la maximisation de profits et une pression constante sur les salaires. Ainsi le secteur réel nourrit le secteur financier par le transfert de profits du secteur réel vers le secteur financier. La répartition devient plus inégale, le trend PIB ( $Q^*$ , eq. 4)) est poussé vers le bas et le chômage systémique et involontaire augmente.

Enfin, le commerce extérieur libre, basée sur le mécanisme (keynésien-mercantiliste) de développement extérieur peut causer des inégalités croissantes entre régions et pays, les raisons principales étant la loi de production de masse, basée sur les économies d'échelle croissantes, et des disparités technologiques permanentes et grandissantes. La capacité de transformer des inventions en innovations est actuellement indispensable pour assurer un volume d'exportations, surtout de biens et de services haut de gamme, important et croissant. Donc, dans une économie monétaire de production il n'y a pas de tendance vers un équilibre harmonieux mais vers des inégalités croissantes. Le chômage involontaire permanent au niveau mondial exerce une pression constante sur les salaires rendant la répartition plus inégale ce qui à son tour augmente le chômage involontaire. Ce processus cumulatif conduit au niveau mondial à une véritable guerre entre ouvriers et employés.

La théorie monétaire de production, synthèse de l'économie politique classique (ricardienne) et keynésienne, permet d'expliquer les effets souvent néfastes de la mondialisation de façon satisfaisante et aussi les problèmes existants actuellement en Europe. Cela nous amène à la deuxième partie:

## II. Quelques observations sur le changement de direction des économies nationales et de l'économie mondiale

L'économie politique classico-keynésienne permet aussi de formuler des conceptions de politique économique nationales et globales alternatives, aptes à *diriger les économies nationales et l'économie mondiale dans une toute autre direction* que celle qui prévaut actuellement. En effet, il faut se diriger vers un nouvel ordre politique et économique au niveau mondial, ordre qui, en principe, peut être réalisée facilement puisqu'il est basé sur la notion traditionnelle de l'Etat-Nation.

En premier lieu, il faudra reconsidérer les propositions faites par Maynard Keynes à Bretton Woods en 1944: chaque pays doit avoir sa propre monnaie et les transactions internationales devraient être effectuées dans une monnaie mondiale supranationale, le Bancor, qui deviendrait ainsi la seule monnaie de réserve internationale. La Banque Mondiale et ses filiales continentales deviendraient la banque des Banques Centrales nationales. Ces institutions auraient comme tâche permanente de faciliter les règlements commerciaux et financiers internationaux et surtout de soutenir les efforts de chaque pays d'assurer l'équilibre à long terme de la balance courante.

Deuxièmement, l'équilibre extérieur assuré permet de créer un système institutionnel adapté à la mentalité de chaque peuple. Pour ce faire Keynes propose deux champs d'action dans le dernier chapitre (ch. 24) de sa *Theorie Générale*. D'abord il s'agit de stabiliser les investissements afin d'éviter des fluctuations cycliques trop prononcés (voir la représentation graphique). Harrod, Hicks et Kaldor ont constaté que les variables autonomes comme les exportations ( $X$ , eq. 4) ou les dépenses du gouvernement ( $G$ , eq. 4) sont le meilleur moyen pour fixer les investissements qui deviennent maintenant une variable dérivée! Ce procédé nous conduit directement au supermultiplicateur (relation 4). Ensuite, Keynes met en évidence le lien très étroit entre répartition et emploi au début du chapitre 24. Une répartition plus égale amène en principe un niveau d'emploi plus élevé. Cette conclusion résulte du multiplicateur keynésien et du supermultiplicateur classico-keynésien (relation 4).

Fixer le volume des dépenses du gouvernement par rapport au PIB ( $G/Q$ ) et la structure de ces dépenses est d'une importance capitale. Ce n'est pas un problème purement technique. Il

faut une vision de la société et de l'Etat. Ce sont les dépenses du gouvernement qui mettent l'économie en marche et créent ainsi les impôts nécessaires à assurer le financement réel des dépenses du gouvernement ( $G = tQ_v$ ); le taux d'imposition ( $t$ ) doit être telle que le budget de l'Etat soit équilibré au niveau du plein emploi. Parallèlement, l'Etat, en collaboration avec la société, doit poursuivre une politique de répartition permanente afin de renforcer le pouvoir d'achat de la société et ainsi augmenter le coefficient de consommation ( $c$ ). Au niveau du plein emploi le taux d'épargne, qui est un résidu, doit être égal au taux d'investissement  $[(g+d)v$  dans la relation 4]. Réaliser cette simple exigence keynésienne est évidemment d'une complexité politique immense dans une économie monétaire de production dans laquelle il n'y a pas de tendance inhérente vers le plein emploi. C'est la raison pour laquelle Keynes et Aristote ont considéré la politique, y compris naturellement la politique économique, comme la plus difficile de tous les arts.

Le plein emploi et une répartition des revenus socialement acceptables sont des conditions indispensables pour la paix sociale à l'intérieur de chaque pays et pour la paix entre Etats-Nations.

L'économie politique classico-keynésienne implique donc des changements importants pour l'ordre politique et économique en Europe et dans le monde. En premier lieu, il s'agit de pleinement rétablir la souveraineté nationale dans tous les pays et de réduire le pouvoir de l'économie. En effet, l'économie, les sciences et la technologie doivent de nouveau devenir des moyens pour ériger dans chaque Etat-Nation des institutions ayant comme but de réaliser le mieux possible les grandes valeurs de l'éthique, surtout la justice sociale, de la recherche commune de la vérité et les valeurs de la beauté associées au désir de perfectionnement inhérent à tout homme. Il semble évident qu'un système d'éducation traditionnel, mais sous forme moderne, à tous les niveaux sera à l'avenir d'une importance fondamentale. Cela ne sont pas des phantasmes: Maynard Keynes et Jacques Maritain, pour mentionner que deux auteurs éminents, ont maintenu fermement que la primauté du matériel qui s'est successivement établie depuis le 16<sup>ème</sup> siècle devait laisser la place à la prééminence de la culture dans le sens large, reléguant l'économie, le matériel et le technique en général, à sa place auxiliaire et subordonnée. Maynard Keynes et Jacques Maritain ont vu dans ce changement fondamental dans la hiérarchie des valeurs une condition indispensable pour la survie de la civilisation moderne. Il est significatif que Maynard Keynes, tout comme Jacques Maritain, a vécu l'âge

apocalyptique en Europe, 1914-1945, avec une intensité particulière. La vision de Maynard Keynes et de Jacques Maritain est aussi en accord avec celle de Jean Monnet qui a prononcé ces mots forts: *Si c'était à refaire je bâtirais l'Europe sur la culture*. En effet, il n'est jamais trop tard pour bien faire.

L'Europe et le monde doivent devenir une famille de nations. Donc, il faut une Europe des patries comme Adenauer et de Gaulle l'ont envisagée. Une telle Europe serait aussi une Europe diversifiée; chaque pays aurait son propre mode de vie (*way of life*); les Français doivent pouvoir jouer à la pétanque et les Anglais au *cricket* sans avoir mauvaise conscience causée par une compétitivité réduite. La diversité est d'une importance capitale, parce que la diversité donne lieu à des heurts et des discussions animés et à l'enrichissement mutuel. Bref, il faut une Europe vivante. Une standardisation à l'Américaine serait la mort de l'Europe culturellement diversifié et dynamique. Dans une Europe basée sur la culture, la Grèce, aujourd'hui écrasée et maltraitée comme d'autres pays, prendrait une place d'honneur parce que sans la Grèce antique il n'y aurait ni Europe ni monde moderne.

**Références concernant l'économie politique classico-keynésienne** qui est basée sur l'œuvre de **François Quesnay, David Ricardo, Karl Marx, Maynard Keynes, Piero Sraffa, Geoffrey Harcourt** et les **post-keynésiens** ainsi que de **Pierangelo Garegnani et Luigi Pasinetti** et les **néo-ricardiens**

Maynard KEYNES (1933): *A Monetary Theory of Production*, in: *Collected Writings*, Vol XIII, 1973 edition, Macmillan, London, pp. 408-11; orig. in *Festschrift für Arthur Spiethoff* pp. 123-25

Luigi L. PASINETTI (1986): *Theory of value: a source of alternative paradigms in economic analysis*, in: Baranzini, M. and R. Scazzieri, eds: *Foundations of Economics - Structures of Inquiry and Economic Theory*. Oxford (Basil Blackwell), pp. 409-31

Piero SRAFFA (1926): *The laws of returns under competitive conditions*, in *Readings in Price Theory*, London (The American Economic Association) 1953, pp. 180 – 197; orig. *Economic Journal*, vol. 36, pp. 535 – 50

Piero SRAFFA (1960): *Production of Commodities by Means of Commodities*. Cambridge (Cambridge University Press)

Heinrich BORTIS (1997): *Institutions, Behaviour and Economic Theory – A Contribution to Classical-Keynesian Political Economy*. Cambridge (UK) and New York (Cambridge University Press); paperback edition 2006

Heinrich BORTIS (2002): *Piero Sraffa and the revival of classical political economy*, Journal of Economic Studies, vol. 29, No 1, 2002, pp. 74-89

Heinrich BORTIS (2003a): *Keynes and the Classics: Notes on the Monetary Theory of Production*, in: Louis-Philippe ROCHON and Sergio ROSSI (eds): *Modern Theories of Money – The Nature and Role of Money in Capitalist Economies*. Cheltenham, UK and Northampton, MA, USA (Edward Elgar) 2003, pp. 411-74

Heinrich BORTIS (2003b): *Marshall, the Keynesian revolution and Sraffa's significance*, Journal of Economic Studies, vol. 30, no 1, 2003, pp. 77-97

Heinrich BORTIS (2003c): *Thomas Mun and David Ricardo - The Origin of two Approaches in the Theory of International Trade*, in: L'espace économique mondial et régional en mutation – Hommage au Professeur Gaston Gaudard, sous la direction de Philippe Gugler et Remigio Ratti. Zurich-Genève-Bâle (Schulthess Médias Juridiques SA) 2003, pp. 61-80

Heinrich BORTIS (2010): *Piero Sraffa and Shackle's Years of High Theory - Sraffa's significance in the history of economic theories*, paper presented at the International Conference *Sraffa's Production of Commodities by Means of Commodities 1960-2010 – Critique and reconstruction of economic theory*, Rome, December 2-4, 2010

Heinrich BORTIS (2012): *Toward a Synthesis in Post-Keynesian Economics in Luigi Pasinetti's Contribution*, in: *Structural Dynamics and Economic Growth*, edited by Richard Arena and Pier Luigi Porta, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 145-80

Heinrich BORTIS (2013): *Post-Keynesian Principles and Economic Policies*, in: *Handbook of Post-Keynesian Economics*, edited by Geoffrey HARCOURT and Peter KRIESLER, volume II, chapter 16, Oxford University Press USA, pp. 326 – 365

### ***Critique du système néoclassique:***

Ricardo J. CABALLERO (2010): *Macroeconomics after the Crisis: Time to Deal with the Pretense-of-Knowledge Syndrome*, Journal of Economic Perspectives, volume 24, number 4, Fall 2010, pp. 85 - 102

Geoffrey HARCOURT (1972): *Some Cambridge Controversies in the Theory of Capital*. Cambridge (Cambridge University Press)



**Annexe**

**Heinrich Bortis - Le modèle classico-keynésien**

*Théorie monétaire de la production classico-keynésienne*

$G - W \dots P \dots W' - G'$  (1)  $G$  = secteur monétaire et financier,  $W$  = moyens de production,  $y$  inclus la force de travail;  $P$  = processus de production social et circulaire  $W'$  = Output ( $Q$ );  $G'$  = demande effective

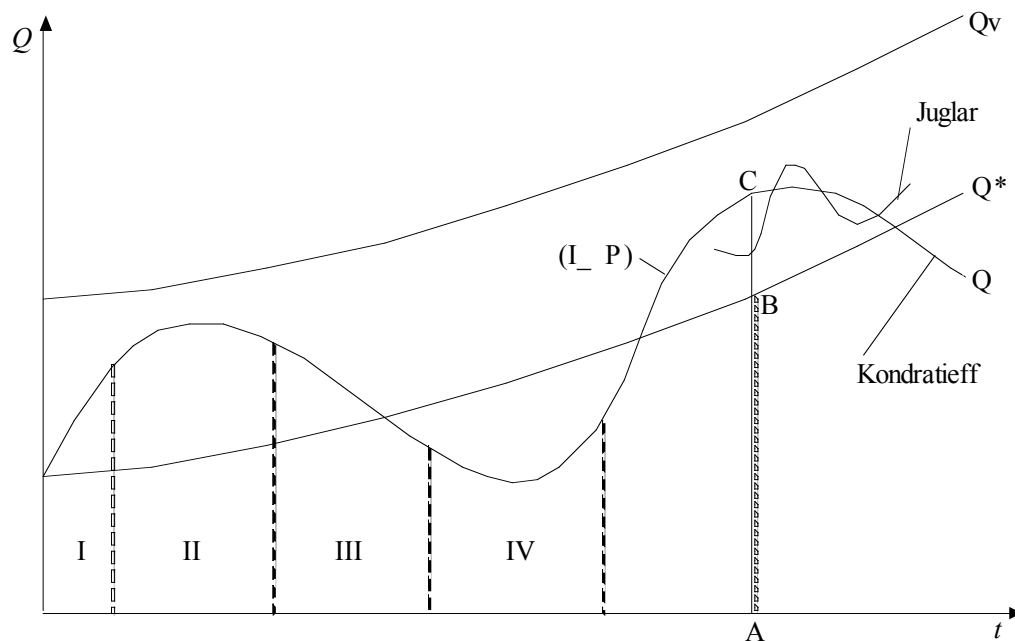
*Théorie néoclassique de l'échange (Marshall - Walras)*

$G - W \dots MP \dots W' - G'$  (2)  $G-W$  = marchés de facteurs de production;  $MP$  = processus mystérieux;  $W'-G'$  = marchés de bien finaux

$p^* = w_n n k = w_n (1/A) k$  (3) Principe de valeur travail (prix de production, prix de marché)  
 $p$  = prix d'un panier de biens nécessaires;  $n$  = coefficient de travail =  $N/Q$ ;  $A$  = productivité de travail  $Q/N$ ;  $Q$  = PNB;  $N$  = travail productif;  $w_n$  = taux de salaire nominal;  $k$  = mark-up

$$Q^* = \frac{G^* + X^*}{z_s [1 - \frac{1}{k}]^* + \pi(b_1 + b_2)^* - (g^* + d^*)v^*}$$
 (4) Variables et paramètres trend (institutions)

$$Q = \frac{G^* + X^*}{z_s [1 - \frac{1}{k}] + \pi(b_1 + b_2)^* - (g + d)v}$$
 (5) Variables et paramètres réalisés (cycles)



Relations (4) & (5):  $Q^*$  = PNB trend;  $Q$  = PNB réalisé;  $G$ =dépenses du gouvernement;  $X$ =exportations;  $z_s [1 - (1/k)] = 1 - c = s + t$  = fraction du revenu national  $Y$  non-consommée, épargnée et payées en impôts;  $z_s = s_s + t_s$  = fraction du surplus social épargnée et payées en impôts;  $[1 - (1/k)] = Su/Q$  = part du surplus social social au revenu national;  $\pi(b_1 + b_2) = M/Q$  ( $M$ =importations);  $(g + d)v = I_B/Q$ ;  $I_B$  = investissements bruts;  $g$  = taux de croissance de  $K$  et  $Q^* = I_N/K$ ;  $I_N$  = investissements nets;  $d$  = coefficient de remplacement =  $I_R/K$ ;  $v$  = coefficient de capital ( $K^*/Q^*$ ). - Les relations (3) et (4) qui déterminent les prix et les quantités trend impliquent un équilibre flux-stocks indiquant comment les forces causales opèrent en principe, indépendamment de réalisations historiques dans l'espace et le temps qui, à leur tour, donnent lieu à des théories.